

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

1. Fondation de la religion grecque
2. La nouvelle religion paysanne
3. La religion de la cité
4. La religion dionysiaque
5. Le Dieu des philosophes
6. Confréries et sanctuaires

S (Subsidia)

1. La Dispersion des tribus

T (Textes)

1. La Grèce classique : Hélène sur les remparts
2. Réponse d'Achille / Discours de Phénix / Discours d'Achille / Discours d'Agamemnon
3. Discours de Zeus / Discours d'Ulysse
4. Les premiers dieux
5. Mythe des races
6. L'homme / Lois humaines et lois éternelles / Le mal et le malheur
7. Fidèles et adversaires de Dionysos / Les Bacchantes / Le Dieu du vin
8. Allégorie de la caverne

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

1. FONDATION DE LA RELIGION GRECQUE

1.1 L'épopée homérique

Elle est l'œuvre d'un poète de génie appelé Homère qui, vers ~750 a repris des traditions diverses pour faire une synthèse où les éléments antérieurs acquéraient une signification et une portée profondément nouvelles. Conscient de la valeur de son œuvre, il se peut qu'il ait inventé l'alphabet vocalique pour en assurer la conservation et la transmission. Pour qu'une pareille œuvre vît le jour, il a fallu un ensemble de circonstances exceptionnelles : on songe aux panégyries ioniennes du sanctuaire d'Apollon à Délos. Sitôt créée et récitée, l'œuvre, que la conscience grecque attendait obscurément pour commencer à exister, est devenue canonique, et elle le restera jusqu'à la fin de l'hellénisme.

1.2 Le sujet

L'Illiade raconte comment la volonté divine est faite sur la terre comme au ciel. Elle a pour thème central quelques épisodes de la dixième année du siège de Troie par les Achéens. Les dieux prennent parti pour les uns ou les autres, en se querellant beaucoup, et en aveuglant ou éclairant les hommes. Les événements tournent autour de la fatale beauté d'Hélène que Pâris a ravie à Ménélas, et de la colère d'Achille, irrité de ce qu'Agamemnon lui a enlevé une captive. La mort de Patrocle dessilla les yeux du fougueux Achille, qui se résigna au sort commun des hommes et se porta, au risque de sa vie, à la défense des siens. - Dans l'Odyssée, les dieux sont rarement en scène et ne se querellent plus. Le poème raconte les voyages d'Ulysse aux paradis de Calypso et de Phéacie, en Syrie et en Égypte, dans les pays de rêves des navigateurs d'alors, aux enfers même, et jusque chez lui, où il était grand temps que l'ordre fût rétabli, Télémaque et Pénélope délivrés des prétendants.

1.3 Le dessein d'Homère

L'œuvre se tient comme un tout, et elle appartient autant à l'histoire des religions qu'à celle de la littérature. Homère a commencé par décider de faire de la civilisation mycénienne le passé et le Temps Primordial de cette Grèce dont il souhaitait l'émergence et dont les chances étaient incertaines. Aussi a-t-il choisi la période de crise qui précéda la chute de Troie et qu'il jugeait analogue à celle de son propre temps. Il se met, et ses auditeurs avec lui, avant la décision, et il dispose à choisir le meilleur. Car il a choisi comme personnages représentatifs un guerrier valeureux mais que l'angoisse de la mort rend colérique, et un guerrier bellâtre que l'amour rend lâche, et il a fait voir comment une société, telle un poisson, pourrit par la tête. Il devait sans doute polémiquer contre des aèdes complaisants qui exaltaient de faux héros et justifiaient l'admiration des foules en reportant les fautes des hommes sur les dieux méchants. - Mais tout au long des épisodes des guerriers, il travaille à mettre en évidence la figure du véritable héros, Ulysse, en vue du traitement spécial qu'il devait lui accorder dans l'Odyssée. Il a fait d'Ulysse la synthèse des images archaïques de l'homme, et le sauveur qui rentre chez lui pour remettre tout en ordre, punir les maîtres iniques, avec l'aide de la déesse qui est la Sagesse et la Puissance des rois, cette divine Athéna, fille de Zeus justicier et patronne de la cité d'Athènes qui montait alors à l'horizon de la scène politique. Non, les dieux ne sont pas coupables des malheurs qui échouent aux mortels : c'est aux hommes à se faire une nouvelle idée du divin et de l'humain, à voir le divin à travers les figures épurées du Zeus et de l'Athéna de l'Odyssée et l'humain à travers la figure d'Ulysse, qui accepte la mort sans angoisse comme un passage vers un Au-delà plus clément que cet Hadès qui faisait peur aux guerriers tourmentés.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

2. LA NOUVELLE RELIGION PAYSANNE

2.1 Hésiode

Hésiode est un paysan qui connaît son Homère, mais la religion des siens ne devait pas être bien différente de celle des sociétés néolithiques que nous avons étudiées. Émigré d'Éolide en Boétie, du pays de la Troade et de l'épopée dans une Grèce pauvre et arriérée, il vécut pauvre et fut encore appauvri par les manigances de son frère et la vénalité des juges. Mais poète, il dialoguait avec les Muses du Parnasse (auxquelles il croyait) et réfléchissait à l'ordre sacré des dieux. Il comprit que son expérience était exemplaire et décida de lui conférer une forme littéraire à l'imitation de l'épopée qui faisait alors fureur et qui était peut-être déjà mal comprise du grand nombre. Il choisit le genre de l'exhortation à son frère (Les Travaux et les Jours) et celui du mythe d'origine (La Théogonie).

2.2 Les grandes lignes de sa pensée

Hésiode a la conscience d'époque et le sens de l'histoire universelle. Il sait que sa génération marque un tournant et que désormais le problème de la vérité est posé : il y a des choses vraies et d'autres fausses, celles-ci pouvant être les mythes de l'épopée. Et il a l'idée de trois générations de dieux, c'est-à-dire d'une suite de trois systèmes successifs de symboles ; cette idée est parallèle à celle des cinq races humaines (d'or, d'argent, de bronze, de héros et de fer), qui correspondent à peu de chose près à nos divisions de l'histoire. Mais ce passé n'est point inerte : symétrique à un avenir qu'il pressent ténébreux, Hésiode y voit le canevas des mœurs de Zeus, qui châtie les peuples décadents et les remplace par d'autres plus justes et plus fidèles. C'est un prophète qui pense apocalyptiquement et qui exhorte à la pénitence. Les malheurs du présent sont la conséquence ou bien des sottises pratiques de magies des femmes, ou bien des démesures masculines. Si les partisans de la magie et de la technique, tous ceux qui ne rendent pas aux immortels le culte qui leur est dû, ne s'amendent pas, il leur arrivera de par Zeus ce qui est arrivé à Pandore et aux Titans, en particulier à Prométhée, dans le Temps Primordial. Que faire donc ? Travailler avec les autres et non pas contre, rivaliser avec ceux dont la combativité est productive et non point avec ceux qui sèment la mort et la destruction.

2.3 Signification

Homère déjà, profitant de la tradition syro-hittite, avait promu Ulysse, le type de l'homme préhellénique, pieux, savant et rusé, au rang de héros et de modèle. Devant les maîtres indo-européens, le peuple « indo-méditerranéen » se relève la tête pour se mesurer à l'idéal et se dépasser soi-même. Hésiode fait progresser ce mouvement populaire. Il prévoit le renversement des superbes et l'exaltation des humbles, des paysans, de ceux qui rendent un culte aux dieux. Il aspire à la paix, au triomphe des travailleurs sur les batailleurs. Il cherche à purifier et à réordonner la religion paysanne, à faire en sorte que, enrichie de l'expérience héroïque et de l'expression épique, elle devienne l'idéal nouveau de la société en rapide évolution qu'il avait sous les yeux. Il avait le sentiment que son langage était plus vrai que celui de l'épopée, il sentait qu'une voix supérieure parlait en lui : celle des Muses de Zeus, filles de Mnémosyne. Et il a publié son œuvre, la sachant exemplaire. La Grèce lui en sut gré, qui en fit un classique à l'égal d'Homère, un Maître du courage, de la mesure, et de la pitié.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

3. LA RELIGION DE LA CITÉ

3.1 Symbolisme primaire

Les créateurs de la religion de la cité sont des législateurs-poètes, dont le plus souvent les noms sont mal connus, mais dont Solon, dont il nous reste quelques œuvres, est un remarquable exemple. C'étaient des conciliateurs et des promoteurs. On voit qu'ils ont adapté et fait progresser les symboles de base. Être homme c'est sans doute être physiquement fort et courageux comme les héros d'Homère dans l'Illiade (andreia), et intelligent et débrouillard comme le héros de l'Odyssée (sophia), mais c'est aussi, comme le voulait Hésiode, d'une part être maître de soi et respectueux d'autrui, et d'autre part soucieux de la justice. Ces quatre vertus (vir) cardinales sont ensemble ce qui fait l'homme nouveau, la société nouvelle d'hommes mûs par l'idéal de la cité suivant un exemplaire divin : voir Eschyle, Sept, 610. Platon, reprenant le modèle indo-européen, décrira la cité elle-même comme étant l'image agrandie de l'homme chez qui les vertus s'équilibrent : la masse pratiquant la tempérance et tournant son énergie en productivité, les gardiens cultivant le courage, les gouverneurs administrant avec sagesse, la justice est assurée, qui n'est rien d'autre qu'un ajustement des parties au tout. Cette symbolique, cette morale était assez puissante pour faire les nouveaux héros dont les cités avaient besoin. Elle a été la cause qu'il y a eu Marathon et Salamine, la liberté et l'humanisme attique.

3.2 Symbolisme secondaire

Chaque cité avait ses traditions et ses cultes propres, qui étaient le plus souvent ceux de ses grandes familles. Elle avait ses fêtes périodiques, et un calendrier - essentiellement liturgique - fait de la série de ces fêtes officielles. Ces jours étaient fériés, on tâchait de ne pas nuire à son prochain, on assistait aux processions, aux sacrifices publics, aux réjouissances populaires. Les plus importantes cités rivalisaient d'ardeur dans l'édification des temples et des statues. C'est pour la fête des Panathénées que Périclès fit construire le Parthénon, où toutes les cités de la Ligue de Délos venaient rendre leur culte à Athéna Parthénos. Il reste beaucoup de légendes et de mythes locaux, mais on peut dire que la mythologie d'Homère tendait à prévaloir et à faire l'éducation de la Grèce.

3.3 Symbolisme tertiaire

La divinité poliade, - Athéna à Athènes, Artémis à Éphèse, Apollon à Delphes, - était un symbole politique, un signe de ralliement et d'appartenance. Depuis Homère au moins et sans doute déjà auparavant, elle faisait partie d'un panthéon plus ou moins panhellénique où ses fidèles lui reconnaissaient une place de choix. La priait-on ? Oui, dans les assemblées politiques et les séances du tribunal. Car on était obligatoirement pieux, et beaucoup ont payé de l'exil ou de la vie leur impiété ostentatoire. Mais rares sans doute étaient ceux qui avaient de la dévotion envers le patron ou la patronne de la cité. Cette religion-là était politisée et même sécularisée, ses rites étaient conventionnels, son culte était celui des fêtes nationales. L'universalité potentielle du symbolisme primaire qui a fait la cité est restreint et menacé par les limites du symbolisme tertiaire qu'il se donne : on dirait une morale ouverte entravée par une religion close.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

4. LA RELIGION DIONYSIAQUE

4.1 Origine

L'apollinien s'oppose au dionysiaque (Nietzsche) comme la raison au complexe indifférencié ou dédifférencié de l'infrarationnel et du suprarationnel. C'est dire que l'origine de la religion dionysiaque est existentielle avant d'être historique : l'histoire recense seulement les formes successives qu'elle adopte. Typologiquement, elle s'apparente à la religion de Dumuzi, d'Osiris, d'Attis, d'Adonis. Historiquement, elle vient du même substrat proche-oriental et plus immédiatement de Thrace et Phrygie. Homère y fait allusion comme à quelque chose de connu de ses auditeurs, mais sans insister : c'est un dieu fort peu olympien. La vague dionysiaque a envahi la Grèce à un moment indéterminé, peut-être en dépendance de la constitution des cités et de leur idéal de justice et d'ordre rationnel qui obligeait à bien des renoncements : le culte orgiaque, autorisant le désordre, l'ordonnait et opérait la catharsis.

4.2 Les fêtes de Dionysos en Attique

Ce furent d'abord des fêtes champêtres, imitées des cultes de Déotie. Il y avait les Aïora, pendant l'été au moment où le raisin commence à se colorer, les Oskophories en octobre comme prélude aux vendanges, les Lénéennes en janvier comme fête du pressoir, les Anthestéries en février au moment où l'on goûtait au vin nouveau, et surtout les Grandes Dionysies urbaines de mars. Ces dernières avaient été instituées par Pisistrate en faveur du peuple. Après les Guerres Médiques elles acquièrent une grande importance : Athènes y donnait à ses alliés qui apportaient leurs tributs le spectacle de sa grandeur, - la principale attraction étant les concours dramatiques.

4.3 La tragédie athénienne

Elle est sortie d'une stylisation de l'orgie bachique, de la frénésie des ménades et des Corybantes et, plus immédiatement, du dithyrambe. De la danse et du chant des choristes déguisés en boucs (trag-ôdoi), le coryphée s'est détaché pour raconter en monologue les épisodes de l'histoire de Dionysos, auxquels le chœur réagissait en exprimant ses sentiments. Plus tard, le chœur s'est fixé dans l'« orchestre », des acteurs ont évolué devant la « skênê » et des spectateurs se sont assis dans l'« amphithéâtre ». Et des génies se sont emparés du genre pour parfaire l'éducation des Athéniens et maintenir l'esprit d'Homère, de Solon et de Marathon : l'idéal de liberté courageuse, de justice, de piété et de sagesse politique. Chaque trilogie des grands maîtres athéniens - Eschyle, Sophocle, Euripide, - est une poésie, une création d'images et de symboles qui ont pour but et pour effet d'orienter les décisions politiques de ceux qui sont responsables du destin de la Grèce. Ainsi, l'Orestie d'Eschyle est un condensé de l'histoire spirituelle de la Grèce et du dynamisme qui la meut : sous la haute vigilance de Zeus, c'est d'abord le conflit des morales et la chaîne des meurtres de vengeance (Agamemnon et Choéphores), puis les purifications auprès de l'Apollon delphique (Choéphores et Euménides), enfin la miséricorde concédée par Athéna pour que la paix subsiste entre les cités et entre les hommes, et entre les hommes de différentes générations. Le délire dionysiaque sommeille au fond de chacun, il convient de lui donner l'occasion de s'exprimer et de le subsumer dans une vision plus haute des réalités totales. D'Eschyle à Sophocle et à Euripide, l'accent passe des dieux aux hommes et à la nature, mais c'est toujours le même effort pour être fidèles à Homère, à Solon et aux traditions humanistes qui ont fait la Grèce et qui exigent qu'Athènes soit à la hauteur de sa mission.

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

5. LE DIEU DES PHILOSOPHES

5.1 Les Présocratiques

L'humanisme des Poètes et des Législateurs avait dû s'accommoder du langage mythique de la tradition. Mais les grandes assemblées panhelléniques obligeaient au dialogue, à la confrontation des images et des mots, à la recherche d'un nouveau langage. Xénophane le premier rompit avec le mythe et déclara qu'un principe d'unité est nécessaire et que cet Un est Dieu. Parménide distingua le domaine de l'Opinion de celui de la Vérité et de l'Être, celui-ci seul conduisant à Dieu. Héraclite commença à analyser le mouvement de l'âme, philosophe, amante du Sophon. Les Pythagoriciens exhortaient leurs adeptes à pratiquer la science et l'ascèse afin de purifier l'âme et de l'habituer au divin. Tous ces théologiens étaient mûs par le désir de relier tous les Grecs et même tous les hommes, et ils travaillaient à renouveler cela seul sur quoi ils avaient prise : le symbolisme tertiaire. Ils pratiquaient et faisaient pratiquer le passage du mythe au logos.

5.2 Les grands Athéniens

C'est à Athènes que fut tentée l'élaboration d'une religion à la mesure du monde nouveau et complète, c'est-à-dire incluant les symbolismes secondaires et primaires. Car d'autres penseurs ouvraient des voies nouvelles et spéculaient soit sur la nature soit sur la société : les Physiciens et les Sophistes. Et après les Guerres Médiques, tous ces chemins menaient à Athènes à qui les circonstances imposaient d'inventer une nouvelle figure de la société et du monde. Les jeunes esprits étaient troublés - choqués ou grisés - par la diversité des écoles et la nouvelle liberté de pensée. Ils étaient tentés de ne plus croire à rien et de penser que, sans effort et par don de nature ou de naissance, ils allaient devenir d'éminents hommes politiques. Socrate entreprit de faire du nouveau avec de l'ancien, de critiquer les idées et d'aider les jeunes à s'engendrer à la pensée et à l'action personnelle pour le bien de la collectivité. Les devins ne lui pardonnèrent pas son zèle et le firent mourir : ils devaient pressentir un nouveau sacerdoce, rival du leur. Platon reprit le message des Présocratiques et de Socrate, la réflexion sur les vertus, le mouvement de l'âme, les différents savoirs, la cité idéale, l'éducation, les lois. Il se considérait certainement comme le Poète, le Législateur, le Fondateur de la Cité nouvelle, de la forme qu'il fallait proposer à la communauté humaine. Et il est certain que, depuis lors, les résonances religieuses de son œuvre n'ont pas cessé d'être entendues. Sa Cité est un symbole de l'Humanité en quête de dépassement et de transcendance, et la quintessence de l'humanisme qui rend l'Humanité possible trouve là l'une des ses plus grandioses expressions.

5.3 Les débuts de l'Hellénisme

L'Hellénisme est la culture grecque commune et consciente de soi ; fruit mûr d'une histoire admirable, il a été cueilli par tout l'ancien monde au moment où la Grèce, après Alexandre, cessa d'exister de façon autonome. L'Hellénisme était une Idée, un ensemble d'Idées anticipatrices de l'humain et de ce qui passe l'homme. La religion de la Cité n'était plus proportionnée aux dimensions nouvelles de la société et de la culture. D'un autre côté, Platon n'était pas homme à faire des disciplines à sa mesure, et c'est le platonisme qui se répandit. La recherche de Dieu est désormais dissociée de ses anciennes implications morales et politiques, elle devient abstraite, théorique, inessentielle, les symboles tertiaires sont sans attache dans la tradition et la vie. Les « élites » s'empêtrent dans les esquisses de morale qui se multiplient : stoïcisme, épicurisme, cynisme, pyrrhonisme ; on se raidit, on se défoule, on se défile, on rationalise la Praxis. Le peuple n'avait plus qu'à se tourner vers d'autres maîtres et d'autres sauveurs.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

6. CONFRÉRIES ET SANCTUAIRES

6.1 Typologie

Homère a fondé et lancé dans l'histoire la religion grecque, et les prêtres de cette religion furent ceux que la tradition appelle les auteurs classiques. La plupart d'entre eux ont officié aux grandes fêtes religieuses des sanctuaires panhelléniques : Délos, Delphes, Olympie, Athènes, Épidaure. Bien peu étaient des prophètes, et bien rares furent les incrédules qui obtinrent une large audience. Les hommes divins étaient ceux qui savaient rendre raison (*logon didonai*) des événements à la lumière de la tradition vénérable en leur trouvant une place dans le système entier de la croyance. C'étaient des hommes du verbe, des médiateurs qui amenaient au langage les exigences de la conscience hellénique, et qui encourageaient les décisions généreuses. C'étaient des prêtres, et la religion grecque, qui par tant de côtés évoque la religion de l'Inde classique, peut être considérée comme étant de type sacerdotal.

6.2 Confréries

La cité s'était édiée sur la ruine des solidarités tribales et gentiles et grâce à l'avènement de fortes personnalités qui avaient converti l'excellence guerrière et chevaleresque (*arété*) en vertus morales et intellectuelles. Mais pour le grand nombre, la rançon avait été l'individualisme, la solitude, un pénible sentiment d'impuissance morale. Aussi, quand la cité eut cessé d'offrir à ses citoyens des entreprises qui les pouvaient grandir, les meilleurs s'organisaient-ils en confréries religieuses. Les Orphiques et les Pythagoriciens sont les plus connus, mais l'Académie de Platon, le Lycée d'Aristote, le Portique de Zénon sont aussi des associations de confrères cherchant ensemble la vérité et s'encourageant mutuellement. Les inscriptions en font connaître un grand nombre d'autres, dont le caractère familial et sacerdotal est nettement accusé. La religion prend ses distances vis-à-vis la politique et tend à se constituer en genre de vie séparé, le « *bios théôrêstikos* ». On se rassemble périodiquement pour communier aux mêmes symboles et rendre supportable, en ces petits cercles à la mesure de l'homme, une vie qui apparaît de plus en plus commandée du dehors par un empire tout-puissant, une fatalité inexorable ou un hasard capricieux. Certains éléments des religions postclassiques s'annoncent déjà dans ces associations fraternelles.

6.3 Sanctuaires

Il y a systole et diastole, concentration et décentralisation. À mesure que les cités donnaient des signes de fatigue et de déclin, on vit la masse, reléguée dans les marges de l'histoire, se désintéresser des Olympiens et de leurs porte-parole, et se retourner toujours davantage vers les cultes traditionnels préclassiques, quand ce n'était point vers la magie. Écrasé par le sentiment de la fatalité, on allait consulter sur son destin l'oracle de Delphes, de Dodone, de Claros ou de Lébadée. Accablé par la maladie et ayant cessé de croire aux patrons locaux, on faisait le pèlerinage d'Épidaure auprès du grand Asclépios et de son serpent guérisseur. Inquiet de la vie future et impuissant à se délivrer du sentiment de culpabilité, on se faisait initié aux mystères d'Éleusis ou de Samothrace. Anxieux de briller et de se faire un nom, on allait concourir à Olympia, à l'Isthme ou à Delphes et à Némée. Chacun cherchait à apaiser une angoisse dont on était désormais plus conscient et dont la société civique sécularisée était plus incapable que jamais de délivrer ceux qu'elle avait davantage cultivés. La religion de la cité ne pouvait plus retenir ses membres, les symboles de la foi homérique avaient cessé d'avoir de l'efficace. Les sanctuaires s'offraient à remplir le vide spirituel ainsi creusé.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

S. Subsidia

1. LA DISPERSION DES TRIBUS

Antoine Van Der Hayden. *Atlas de l'Antiquité classique*. Édition Sequoia, Payot, Bruxelles, 1961, p. 20

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D GRÈCE

T. Textes

1. LA GRÈCE CLASSIQUE / HÉLENE SUR LES REMPARTS

« Non, il n'y a pas lieu de blâmer les Troyens ni les Achéens aux bonnes jambières, si, pour telle femme, ils souffrent si longs maux. Elle a terriblement l'air, quand on l'a devant soi, des déesses immortelles... Mais, malgré tout, telle qu'elle est, qu'elle s'embarque et qu'elle parte ! qu'on ne la laisse pas ici, comme un fléau pour nous et pour nos fils plus tard ! »

Voilà comment ils parlent. Mais, élevant la voix, Priam appelle Hélène :

« Avance ici, ma fille, assieds-toi devant moi. Tu vas voir ton premier époux, tes alliés et tes amis. - Tu n'es, pour moi, cause de rien : les dieux seuls sont cause de tout ; ce sont eux qui ont déchaîné cette guerre, source de pleurs, avec les Achéens. - Je voudrais, par exemple, connaître le nom de ce guerrier prodigieux. Quel Achéen est-ce donc que ce héros si noble et grand ? Il en est de plus grands, sans doute, qui le dépassent de la tête. D'aussi beau en revanche, jamais mes yeux n'en ont vu, ni d'aussi imposant. Il a tout l'air d'un roi. »

Et la toute divine, Hélène, ainsi répond :

« J'ai devant toi, père, autant de respect que de crainte. Ah ! comme j'aurais dû préférer le trépas cruel, le jour où j'ai suivi ton fils jusqu'ici, abandonnant ma chambre nuptiale, mes proches, ma fille si choyée, mes aimables compagnes. Il n'en a pas été ainsi ; et c'est pourquoi je me consume dans les pleurs. Mais je te répondrai, puisque tu questionnes et enquêtes. Cet homme est le fils d'Atrée, le puissant prince Agamemnon, noble roi et puissant guerrier tout ensemble. Jadis il était aussi mon beau-frère, à moi, la face de chienne - si ce passé a jamais été vrai. »

Elle dit ; de nouveau, le vieillard s'émerveille et s'écrie :

« Ah ! heureux Atride, mortel fortuné, favori des dieux ! ils sont nombreux, je vois, les fils des Achéens, que tu as ployés sous ta loi. Une fois déjà, venu en Phrygie, terre de vignobles, j'ai vu là de grandes masses de Phrygiens aux coursiers frémissants. C'étaient les gens d'Otrée, ceux de Mygdon égal aux dieux, alors en campagne aux bords du Sangarios. Je fus moi-même parmi eux enrôlé comme allié, le jour où apparurent les mâles Amazones. Mais les Phrygiens mêmes étaient moins nombreux qu'ici ne le sont les Achéens aux yeux vifs. »

Puis voyant Ulysse, le vieillard demande :

« Mais, dis-moi, celui-ci encore, mon enfant, qui est-il ? Il a bien la tête de moins que l'Atride Agamemnon. Mais il est plus large en revanche de la poitrine et des épaules. Tandis que ses armes reposent sur la terre nourricière, il va, lui tout comme un bélier, parcourant les rangs de ses hommes. Il m'a tout l'air du mâle à l'épaisse toison en train de passer en revue son grand troupeau de brebis blanches. »

Et la fille de Zeus, Hélène, lui répond :

« Celui-là, c'est le fils de Laërte, l'industriel Ulysse. Il a grandi dans le pays d'Ithaque et sur son sol rocheux. Il est expert en ruses de tout genre autant qu'en subtils pensers. »

Lors le sage Anténor la regarde et lui dit :

« Ah ! femme, qu'il est vrai le mot que tu dis là ! Un jour déjà il est venu ici, le divin Ulysse. Il portait un message qui te concernait ; et Ménélas chéri d'Arès l'accompagnait. C'est moi qui les hébergeai et qui leur fis accueil en ma maison. Je pus juger de leur stature comme de leurs subtils pensers. Bientôt il pénétraient dans l'assemblée troyenne. Tant qu'ils étaient debout, Ménélas dépassait l'autre de toutes ses larges épaules ; quand ils s'asseyèrent en revanche, Ulysse était plus imposant. Mais, l'heure venue d'ourdir pour le public les idées et les mots, Ménélas sans doute parlait aisément ; peu de paroles mais sonnait bien ; il n'était ni prolixes certes, ni maladroit - il était moins âgé aussi. Mais quand l'industriel Ulysse, à son tour, se dressait, il restait là, debout, sans lever les yeux, qu'il gardait fixés à terre ; il n'agitait le sceptre en avant ni en arrière, il le tenait immobile et semblait lui-même ne savoir que dire. Tu aurais cru voir un homme qui boude ou, tout bonnement, a perdu l'esprit. Mais à peine avait-il laissé sa grande voix sortir de sa poitrine, avec des mots tombant pareils aux flocons de neige en hiver, aucun mortel alors ne pouvait plus lutter avec Ulysse, et nous songions moins désormais à admirer sa beauté. »

Homère. *Iliade*, T. I, chant III, versets 155-225, Paris, « Les Belles Lettres », 1949, p. 75-78, (coll. Budé.).

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

2.1 RÉPONSE D'ACHILLE

Il n'est rien, pour moi, qui vaille la vie, pas même les richesses que s'est acquises naguère la bonne ville d'Ilion, aux jours de la paix, avant qu'ici vinssent les fils des Achéens ; non, pas même celles qu'enferme le seuil de pierre de Phoebos Apollon, le Décocheur de flèches, dans Pythô la Rocheuse. On enlève bœufs, gras moutons ; on achète trépieds et chevaux aux crins blonds : la vie d'un homme ne se retrouve pas ; jamais plus elle ne se laisse ni enlever ni saisir, du jour qu'elle est sortie de l'enclos de ses dents. Ma mère souvent me l'a dit, la déesse aux pieds d'argent, Thétis : deux destins vont m'emportant vers la mort, qui tout achève. Si je reste à me battre ici autour de la ville de Troie, c'en est fait pour moi du retour ; en revanche, une gloire impérissable m'attend. Si je m'en reviens au contraire dans la terre de ma patrie, c'en est fait pour moi de la noble gloire ; une longue vie, en revanche, m'est réservée, et la mort, qui tout achève, de longtemps ne saurait m'atteindre. Oui, et c'est même à tous que je conseillerais, moi, de voguer vers leurs foyers : il est trop tard, vous ne verrez plus la fin de la haute Ilion. La chose est sûre : Zeus à la grande voix sur elle a étendu son bras, et ses guerriers ont repris confiance. Pour vous donc, allez, signifiez mon message aux chefs des Achéens - c'est le privilège des vieux. Ils pourront en leurs cœurs concevoir un meilleur projet, apte à sauver leur flotte et l'armée achéenne devant nos nefs creuses, puisque se montre inefficace celui qu'ils ont formé ici, tandis que ma colère me retient loin d'eux. Phénix, lui, peut rester et coucher chez nous ; ainsi il sera demain en mesure de me suivre dans notre patrie à bord de nos nefs - du moins s'il le désire : je ne prétends pas l'emmener de force. »

Homère. *Iliade*, Tome II, chant IX, versets 401-429, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1947, p. 67-68, (collection des universités de France publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé).

2.2 DISCOURS DE PHÉNIX

Puis je m'enfuis bien loin à travers l'Hellade aux larges espaces, et j'arrivai enfin dans la Phthie fertile, mère des brebis chez sire Pélée. Il m'accueillit avec bonté ; il se mit à m'aimer ainsi qu'un père aime son fils unique, héritier choyé d'innombrables biens ; il me fit riche, en m'octroyant un peuple immense : j'habitais au bout de la Phthie, et j'y commandais aux Dolopes. Et c'est moi qui ainsi t'ai fait ce que tu es, Achille pareil aux dieux, en t'aimant de tout mon cœur. Aussi bien tu ne voulais pas toi-même de la compagnie d'un autre, qu'il s'agit ou de se rendre à un festin ou de manger à la maison : il fallait alors que je te prisse sur mes genoux, pour te couper ta viande, t'en gaver, t'approcher le vin des lèvres. Et que de fois tu as trempé le devant de ma tunique, en le recrachant, ce vin ! Les enfants donnent bien du mal. Ah ! que, pour toi, j'ai souffert et pâti, songeant toujours que les dieux ne voulaient pas laisser venir au monde un enfant né de moi ! Et c'est toi alors, Achille pareil aux dieux, c'est toi dont je voulais faire le fils qui, un jour, écarterait de moi le malheur outrageux. Allons ! Achille, dompte ton cœur superbe. Non, ce n'est pas à toi d'avoir une âme impitoyable, alors que les dieux mêmes se laissent toucher. N'ont-ils pas plus que toi mérite, gloire et force ? Les hommes pourtant les fléchissent avec des offrandes, de douces prières, des libations et la fumée des sacrifices, quand ils les viennent implorer après quelque faute ou erreur. C'est qu'il y a les Prières, les filles du grand Zeus. Boiteuses, ridées, louches des deux yeux, elles courent, empressées, sur les pas d'Erreur. Erreur est robuste, elle a bon pied ; elle prend sur toutes une large avance, et va, la première, par toute la terre, faire du mal aux humains. Les Prières, derrière elle, tâchent à guérir ce mal. À celui qui respecte les filles de Zeus, lorsqu'elles s'approchent de lui, elles prêtent un puissant secours, elles écoutent ses vœux. Celui qui leur dit non et brutalement les repousse, elles vont demander à Zeus, fils de Cronos, d'attacher Erreur à ses pas, afin qu'il souffre et paie sa peine. Allons ! Achille, à ton tour, accorde aux filles de Zeus l'hommage qui les doit suivre et qui sait faire plier le vouloir d'autres héros. Si le fils d'Atrée ne t'apportait pas de présents, s'il ne t'en assurait pas d'autres pour plus tard, s'il s'obstinait dans son violent dépit, ce n'est certes pas moi qui te conseillerais d'aller, jetant là ta colère, prêter secours aux Argiens, quelle que pût être leur détresse. Mais, en fait, il t'offre beaucoup dès ce jour, il te promet pour plus tard davantage ; il t'envoie, pour t'implorer, les plus braves guerriers de l'armée achéenne ; il fait choix des héros qui te sont les plus chers parmi les Argiens : ne rends pas vains leurs propos, leur démarche. Jusqu'à ce jour nul ne t'eût fait grief de garder ton courroux. C'est là déjà ce que nous apprenait la geste des vieux héros. Un dépit violent pouvait prendre l'un d'eux : ils restaient sensibles aux présents, ils se laissaient ramener par des mots.

Homère. *Iliade*, Tome II, chant IX, versets 479-526, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1947, p. 70-71, (collection des universités de France publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé).

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

2.3 DISCOURS D'ACHILLE

Achille aux pieds rapides violemment s'irrite et dit :

« Que je meure donc tout de suite, puisque je vois qu'il était dit que je ne pourrais porter aide à mon ami devant la mort ! Il a péri loin de sa terre, et il m'a pas trouvé là pour le préserver du malheur. Aujourd'hui donc - car il est clair que je ne reverrai pas les rives de ma patrie, pas plus que je n'ai su être la lumière du salut ni pour Patrocle ni pour aucun de ceux des miens qui, par centaines, sont tombés sous les coups du divin Hector, tandis que je restais ainsi, inactif, près des neufs, vain fardeau de la terre, moi, qu'aucun Achéen à la cotte de bronze n'égale à la bataille, s'il en est de meilleurs au Conseil. Ah ! qu'il périsse donc, chez les dieux comme chez les hommes, cet esprit de querelle, ce courroux, qui induit l'homme en fureur, pour raisonnable qu'il puisse être, et qui semble plus doux que le miel sur la langue, quand, dans une poitrine humaine, il monte comme une fumée ! et c'est de la sorte qu'ici j'ai été mis en courroux par le protecteur de son peuple, Agamemnon. Mais laissons le passé être le passé, quoi qu'il nous en coûte, et maîtrisons, puisqu'il le faut, notre cœur en notre poitrine. - Aujourd'hui donc, j'irai, je rejoindrai celui qui a détruit la tête que j'aimais, Hector ; puis la mort, je la recevrai le jour où Zeus et les autres dieux immortels voudront bien me la donner. Le puissant Héraclès lui-même n'a pas échappé à la mort ; il était cher entre tous cependant à sire Zeus, fils de Cronos ; mais le destin l'a vaincu, et le courroux cruel d'Héré. Eh bien donc ! si même destin m'est fixé, on me verra gisant sur le sol, à mon tour, quand la mort m'aura atteint. Mais aujourd'hui j'entends conquérir une noble gloire, et que, grâce à moi, plus d'une Troyenne et d'une Dardanide à ceinture profonde, essuyant à deux mains les larmes coulant sur ses tendres joues, commence de longs sanglots, et qu'alors toutes comprennent qu'elle a assez longtemps duré, mon absence de la bataille.

Homère. *Iliade*, Tome III, chant XVIII, versets 97-126, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1949, p. 170-72, (collection des universités de France publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé).

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

2.4 DISCOURS D'AGAMEMNON

Lors, à son tour, Agamemnon, protecteur de son peuple, s'adresse à eux, de sa place, sans se lever au milieu de l'assemblée :

« Héros danaens, serviteurs d'Arès, mes amis ! même qui peut parler debout, il est décent de l'écouter et malséant de l'interrompre. C'est lui rendre la tâche ardue, quelque expérience qu'il en ait. Au milieu d'une vaste foule, comment, en tel cas, entendre ou parler ? On gêne l'orateur, si sonore que soit sa voix. C'est au fils de Pélée que je veux dire ma pensée; vous autres, Argiens, saisissez-la bien, et que chacun comprenne mon propos. Souvent les Achéens m'ont tenu ce langage et m'ont pris à partie. Pourtant je ne suis pas coupable. C'est Zeus, c'est le Destin, c'est Érinys qui marche dans la brume, qui, à l'assemblée, soudain m'ont mis dans l'âme une folle erreur, le jour où, de mon chef, j'ai dépouillé Achille de sa part d'honneur. Qu'eussé-je pu ? Le Ciel seul achève tout. Erreur est fille aînée de Zeus ; c'est elle, la maudite, qui fait errer tous les êtres. Ses pieds sont délicats : elle ne touche pas le sol, elle ne se pose que sur les têtes humaines, au plus grand dam des mortels. Elle prend dans ses rets celui-ci comme celui-là. Elle fit un jour errer Zeus lui-même, Zeus qu'on dit au-dessus des dieux aussi bien qu'au-dessus des hommes ! et pourtant Héré, une femme, perfidement le joua. C'était le jour où, dans Thébès aux beaux remparts, Alcmène allait mettre au monde le puissant Héraclès. Zeus se glorifiait, en disant à tous les dieux : « Écoutez-moi tous, et dieux et déesses : « je veux dire ici ce qu'en ma poitrine me dicte mon cœur. Aujourd'hui même, Ilithyie, qui veille aux douleurs de l'enfantement, fera venir au jour un enfant destiné à régner sur tous ses voisins et qui appartient à la race des mortels sortis de mon sang. » Et l'auguste Héré aux desseins perfides alors dit : « Tu en auras menti, et tu n'auras pas » joint l'acte à la parole. Allons ! dieu de l'Olympe, jure-moi donc sur l'heure un puissant serment, qu'il régnera bien sur tous ses voisins, l'enfant qui en ce jour tombera aux pieds d'une femme, s'il est des mortels qui appartiennent à la race sortie de ton sang. » Elle dit ; Zeus ne voit pas la perfidie : il jure un grand serment et commet la plus grande des erreurs. Héré alors, d'un bond, quitte la cime de l'Olympe. Bien vite elle gagne Argos d'Achaïe, où elle sait que se trouve la fière épouse de Sthénélos le Perséide. Celles-ci est grosse d'un fils ; déjà vient pour lui le septième mois. Héré l'amène au jour, en dépit des mois qui restent encore, tandis qu'elle suspend les couches d'Alcmène et retient les Ilithyies. Puis elle annonce elle-même à Zeus, fils de Cronos : « Zeus Père, à la foudre blanche, je veux faire entendre un mot à ton cœur. Un noble mortel vient de naître, qui régnera sur tous les Argiens : c'est Eurysthée, le fils de Sthénélos le Perséide. Il est de ta race : il ne messied pas qu'il règne sur les Argiens. » Elle dit ; une douleur aiguë a frappé Zeus au plus profond du cœur. Brusquement, il saisit Erreur par sa tête aux tresses luisantes, le cœur en courroux, et il jure un puissant serment, que jamais plus elle ne rentrera ni dans l'Olympe ni au ciel étoilé, cette Erreur qui fait errer tous les êtres. Cela dit, en un tournemain, il la fait pivoter et la jette du haut du ciel étoilé, d'où elle a vite fait de choir au milieu des champs des mortels. Et c'est sur elle encore qu'il se lamentait, chaque fois qu'il voyait son fils dans un labeur ignominieux, au cours des travaux d'Eurysthée. Et, de même, à mon tour, quand le grand Hector au casque étincelant, près des poupes de nos nef, massacrait les Argiens, je ne pouvais oublier l'erreur qui m'avait fait errer un jour. Mais si j'ai erré naguère, si Zeus m'a ravi la raison, j'entends en faire ici amende honorable et en offrir une immense rançon. Allons ! marche au combat et fais-y marcher tes gens avec toi ; me voici, moi, ici, prêt à te donner tout ce que le divin Ulysse est allé te promettre hier dans ta baraque. Ou, si tu préfères, attends, pour impatient que tu sois de combat, et mes serviteurs vont prendre dans ma nef et t'apporter mes présents. Tu verras que j'entends t'offrir de quoi satisfaire ton cœur. »

Homère. *Iliade*, Tome IV, chant XIX, versets 78-144, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1947, p. 6-9, (Collection des universités de France publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé).

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

3.1 DISCOURS DE ZEUS

Plein de ce souvenir, Zeus dit aux Immortels :

Ah! misère ! ... Écoutez les mortels mettre en cause les dieux ! C'est de nous, disent-ils, que leur viennent les maux, quand eux, en vérité, par leur propre sottise, aggravent les malheurs assignés par le sort. Tel encore cet Egisthe ! pour aggraver le sort, il voulut épouser la femme de l'Atride et tuer le héros sitôt qu'il rentrerait. La mort était sur lui : il le savait ; nous-même, nous l'avions averti et, par l'envoi d'Hermès, le guetteur rayonnant, nous l'avions détourné de courtiser l'épouse et de tuer le roi, ou l'Atride en son fils trouverait un vengeur, quand Oreste grandi regretterait sa terre. Hermès, bon conseiller, parla suivant nos ordres. Mais rien ne put fléchir les sentiments d'Egisthe. Maintenant, d'un seul coup, il vient de tout payer !

Homère. *Odyssée* I, versets 31-43, traduction Victor Bérard, Paris: Librairie Gallimard, 1955, p. 562, (Bibliothèque de la Pléiade).

3.2 DISCOURS D'ULYSSE

Ulysse l'avisé lui fit cette réponse :

Ne garde pas, Alkinoos, cette pensée. Je n'ai rien de commun, ni l'être ni la forme, avec les Immortels, maîtres des champs du ciel ; je ne suis qu'un mortel et, s'il est un humain que vous voyez traîner la pire des misères, c'est à lui que pourraient m'égalier mes souffrances, et c'est encor de moi que vous pourriez entendre les malheurs les plus grands, car j'ai pâti de tout sous le courroux des dieux !

Homère. *Odyssée*, VII, versets 207-214, trad. Victor Bérard, Paris: Librairie Gallimard, 1955, p. 646, (Bibliothèque de la Pléiade).

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

4. LES PREMIERS DIEUX

Donc, avant tout, fut Abîme ; puis Terre aux larges flancs, assise sûre à jamais offerte à tous les vivants, et Amour, le plus beau parmi les dieux immortels, celui qui rompt les membres et qui, dans la poitrine de tout dieu comme de tout homme, dompte le cœur et le sage vouloir.

D'Abîme naquirent Érèbe et la noire Nuit. Et de Nuit, à son tour, sortirent Éther et Lumière du Jour. Terre, elle, d'abord enfanta un être égal à elle-même, capable de la couvrir tout entière, Ciel Étoilé, qui devait offrir aux dieux bienheureux une assise sûre à jamais. Elle mit aussi au monde les hautes Montagnes, plaisant séjour des déesses, les Nymphes, habitantes des monts vallonnés. Elle enfanta aussi la mer inféconde aux furieux gonflements, Flot -- sans l'aide du tendre amour. Mais ensuite, des embrassements de Ciel, elle enfanta Océan aux tourbillons profonds, - Coios, Crios, Hypérion, Japet. - Théia, Rhéia, Thémis et Mnémosyne, - Phoibé, couronnée d'or, et l'aimable Téthys. Le plus jeune après eux, vint au monde Cronos, le dieu aux pensers fourbes, le plus redoutable de tous ses enfants ; et Cronos prit en haine son père florissant.

Elle mit aussi au monde les Cyclopes au cœur violent, Brontès, Stéropès, Arghès à l'âme brutale, en tout pareils aux dieux, si ce n'est qu'un seul œil était placé au milieu de leur front. Vigueur, force et adresse étaient dans tous leurs actes.

D'autres fils naquirent encore de Ciel et Terre, trois fils, grands et forts, qu'à peine on ose nommer, Cottos, Briarée, Gyès, enfants pleins d'orgueil. Ceux-là avaient chacun cent bras, qui jaillissaient, terribles, de leurs épaules, ainsi que cinquante têtes, attachées sur l'épaule à leurs corps vigoureux. Et redoutable était la puissante vigueur qui complétait leur énorme stature.

Car c'étaient de terribles fils que ceux qui étaient nés de Terre et de Ciel, et leur père les avait en haine depuis le premier jour. À peine étaient-ils nés qu'au lieu de les laisser monter à la lumière, il les cachait tous dans le sein de Terre, et, tandis que Ciel se complaisait à cette œuvre mauvaise, l'énorme Terre en ses profondeurs gémissait, étouffant. Elle imagine alors une ruse perfide et cruelle. Vite elle crée de blanc métal acier ; elle en fait une grande serpe, puis s'adresse à ses enfants, et, pour exciter leur courage, leur dit, le cœur indigné : « Fils issus de moi et d'un furieux, si vous voulez m'en croire, nous châtierons l'outrage criminel d'un père, tout votre père qu'il soit, puisqu'il a le premier conçu œuvres infâmes ».

Elle dit ; la terreur les prit tous, et nul d'eux ne dit mot. Seul, sans trembler, le grand Cronos aux pensers fourbes répliqua en ces termes à sa noble mère : « C'est moi, mère, je t'en donne ma foi, qui ferai la besogne. D'un père abominable je n'ai point de souci, tout notre père qu'il soit, puisqu'il a le premier conçu œuvres infâmes ».

Il dit, et l'énorme Terre en son cœur sentit grande joie. Elle le cacha, le plaça en embuscade, puis lui mit dans les mains la grande serpe aux dents aiguës et lui enseigna tout le piège. Et le grand Ciel vint, amenant la nuit ; et, enveloppant Terre, tout avide d'amour, le voilà qui s'approche et s'épand en tout sens. Mais le fils, de son poste, étendit la main gauche, tandis que, de la droite, il saisissait l'énorme, la longue serpe aux dents aiguës ; et, brusquement, il faucha les bourses de son père, pour les jeter ensuite, au hasard, derrière lui. Ce ne fut pas pourtant un vain débris qui lors s'enfuit de sa main. Des élaboussures sanglantes en avaient jailli ; Terre les reçut toutes, et, avec le cours des années, elle en fit naître les puissantes Érinnyes, et les grands Géants aux armes étincelantes, qui tiennent en leurs mains de longues javelines, et les Nymphes aussi qu'on nomme Méliennes, sur la terre infinie. Quant aux bourses, à peine les eut-il tranchées avec l'acier et jetées de la terre dans la mer aux flux sans repos, qu'elles furent emportées au large, longtemps ; et, tout autour, une blanche écume sortait du membre divin. De cette écume une fille se forma, qui toucha d'abord à Cythère la divine, d'où elle fut ensuite à Chypre qu'entourent les flots ; et c'est là que prit terre la belle et vénérée déesse qui faisait autour d'elle, sous ses pieds légers, croître le gazon et que les dieux aussi bien que les hommes appellent Aphrodite, pour s'être formée d'une écume, ou encore Cythérée, pour avoir abordé à Cythère. Amour et le beau Désir, sans tarder, lui firent cortège, dès qu'elle fut née et se fut mise en route vers les dieux. Et, du premier jour, son privilège à elle, le lot qui est le sien, aussi bien parmi les hommes que parmi les Immortels, ce sont les babils de fillettes, les sourires, les piperies ; c'est le plaisir suave, la tendresse et la douceur.

Mais le père, le vaste Ciel, les prenant à parti, aux fils qu'il avait enfantés donnait le nom de Titans : à tendre trop haut le bras, ils avaient, disait-il, commis dans leur folie un horrible forfait, et l'avenir en saurait tirer vengeance.

Hésiode. *Théogonie*, versets 116-210, traduit par Paul Mazon, Paris: Société d'édition « Les belles lettres », 1944, p. 36-39. (Collection des universités de France publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé).

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

5.1 MYTHES DES RACES

D'or fut la première race d'hommes périssables que créèrent les Immortels, habitants de l'Olympe. C'était aux temps de Cronos, quand il régnait encore au ciel. Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre de soucis, à l'écart et à l'abri des peines et des misères : la vieillesse misérable sur eux ne pesait pas ; mais, bras et jarret toujours jeunes, ils s'égayaient dans les festins, loin de tous les maux. Mourant, ils semblaient succomber au sommeil. Tous les biens étaient à eux : le sol fécond produisait de lui-même une abondante et généreuse récolte, et eux, dans la joie et la paix, vivaient de leurs champs, au milieu des biens sans nombre. Depuis que le sol a recouvert ceux de cette race, ils sont, par le vouloir de Zeus puissant, les bons génies de la terre, gardiens des mortels, dispensateurs de la richesse : c'est le royal honneur qui leur fut départi.

Puis une race bien inférieure, une race d'argent, plus tard fut créée encore par les habitants de l'Olympe. Ceux-là ne ressemblaient ni pour la taille ni pour l'esprit à ceux de la race d'or. L'enfant, pendant cent ans, grandissait en jouant aux côtés de sa digne mère, l'âme toute puérile, dans sa maison. Et quand, croissant avec l'âge, ils atteignaient le terme qui marque l'entrée de l'adolescence, ils vivaient peu de temps, et, par leur folie, souffraient mille peines. Ils ne savaient pas s'abstenir entre eux d'une folle démesure. Ils refusaient d'offrir un culte aux Immortels ou de sacrifier aux saints autels des Bienheureux, selon la loi des hommes qui se sont donné des demeures. Alors Zeus, fils de Cronos, les ensevelit, courroucé, parce qu'ils ne rendaient pas hommage aux dieux bienheureux qui possèdent l'Olympe. Et, quand le sol les eut recouverts à leur tour, ils devinrent ceux que les mortels appellent les Bienheureux des Enfers, génies inférieurs, mais que quelque honneur accompagne encore.

Et Zeus, père des dieux, créa une troisième race d'hommes périssables, race de bronze, bien différente de la race d'argent, fille des frênes, terrible et puissante. Ceux-là ne songeaient qu'aux travaux gémissants d'Arès et aux œuvres de démesure. Ils ne mangeaient pas le pain ; leur cœur était comme l'acier rigide ; ils terrifiaient. Puissante était leur force, invincibles les bras qui s'attachaient contre l'épaule à leur corps vigoureux. Leurs armes étaient de bronze, de bronze leurs maisons, avec le bronze ils labouraient, car le fer noir n'existait pas. Ils succombèrent, eux, sous leurs propres bras et partirent pour le séjour moisi de l'Hadès frissonnant, sans laisser de nom sur la terre. Le noir trépas les prit, pour effrayants qu'ils fussent, et ils quittèrent l'éclatante lumière du soleil.

Et quand le sol eut de nouveau recouvert cette race, Zeus fils de Cronos, en créa encore une quatrième sur la glèbe nourricière, plus juste et plus brave, race divine des héros que l'on nomme demi-dieux et dont la génération nous a précédés sur la terre sans limites. Ceux-là périrent dans la dure guerre et dans la mêlée douloureuse, les uns devant les murs de Thébès aux sept portes, sur le sol cadméen, en combattant pour les troupeaux d'Œdipe ; les autres au delà de l'abîme marin, à Troie, où la guerre les avait conduits sur des vaisseaux, pour Hélène aux beaux cheveux, et où la mort, qui tout achève, les enveloppa. À d'autres enfin, Zeus, fils de Cronos et père des dieux, a donné une existence et une demeure éloignées des hommes, en les établissant aux confins de la terre. C'est là qu'ils habitent, le cœur libre de soucis, dans les Îles des Bienheureux, aux bords des tourbillons profonds de l'Océan, héros fortunés, pour qui le sol fécond porte trois fois l'an une florissante et douce récolte.

Et plutôt au ciel que je n'eusse pas à mon tour à vivre au milieu de ceux de la cinquième race, et que je fusse ou mort plus tôt ou né plus tard. Car c'est maintenant la race du fer. Ils ne cesseront ni le jour de souffrir fatigues et misères, ni la nuit d'être consumés par les dures angoisses que leur enverront les dieux. Du moins trouveront-ils encore quelques biens mêlés à leurs maux. Mais l'heure viendra où Zeus anéantira à son tour cette race d'hommes périssables : ce sera le moment où ils naîtront avec des tempes blanches. Le père alors ne ressemblera plus à ses fils ni les fils à leur père ; l'hôte ne sera plus cher à son hôte, l'ami à son ami, le frère à son frère, ainsi qu'aux jours passés. À leurs parents, sitôt qu'ils vieilliront, ils ne montreront que mépris ; pour se plaindre d'eux, ils s'exprimeront en paroles rudes, les méchants ! et ne connaîtront même pas la crainte du Ciel. Aux vieillards qui les ont nourris ils refuseront les aliments. Nul prix ne s'attachera plus au serment tenu, au juste, au bien : c'est à l'artisan de crimes, à l'homme tout démesure qu'iront leurs respects ; le seul droit sera la force, la conscience n'existera plus. Le lâche attaquera le brave avec des mots tortueux, qu'il appuiera d'un faux serment. Aux pas de tous les misérables humains s'attachera la jalousie, au langage amer, au front haineux, qui se plaît au mal. Alors, quittant pour l'Olympe la terre aux larges routes, cachant leurs beaux corps sous des voiles blancs, Conscience et Vergogne, délaissant les hommes, monteront vers les Éternels. De tristes souffrances resteront seules aux mortels : contre le mal il ne sera point de recours.

Maintenant aux rois, tout sages qu'ils sont, je conterai une histoire. Voici ce que l'épervier dit au rossignol au col tacheté, tandis qu'il l'emportait là-haut, au milieu des nues dans ses serres ravissantes. Lui, pitoyablement, gémissait, transpercé par les serres crochues ; et l'épervier, brutalement, lui dit « Misérable, pourquoi cries-tu ? Tu appartiens à bien plus fort que toi. Tu iras où je te mènerai, pour beau chanteur que tu sois, et de toi, à mon gré, je ferai mon repas ou te rendrai la liberté. Bien fou qui résiste à plus fort que soi : il n'obtient pas la victoire et à la honte ajoute la souffrance. » Ainsi dit l'épervier rapide, qui plane ailes déployées.

Hésiode. *Les Travaux et les jours*, versets 109-201, traduit par Paul Mazon, Paris: Société d'édition « Les belles lettres », 1944, p. 90-94. (Collection des universités de France publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé).

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

6.1 L'HOMME

Nombreuses sont les merveilles de la nature, mais de toutes la plus grande merveille, c'est l'homme. À travers la mer blanchissante, poussé par le vent du sud, il s'avance et passe sous les vagues gonflées qui mugissent autour de lui. La divinité supérieure à toutes les autres, Gé immortelle, inépuisable, il la fatigue avec les charrues qui d'année en année s'en vont et reviennent, quand il la retourne avec des bêtes de race chevaline.

Et la tribu des oiseaux légers il l'enserme, la capture ; les hordes des bêtes sauvages et les êtres marins de l'océan, l'homme inventif les prend dans les replis des filets tissés. Il maîtrise aussi avec des pièges la bête agreste, montagnarde, et le cheval au cou velu il le conduira sous le joug qui l'enserme des deux côtés, de même que l'infatigable taureau des montagnes.

Et le langage, et la pensée ailée et les mœurs policées, il les a appris comme il a su fuir les atteintes en plein air des pénibles gelées et celles des pluies importunes, car il est fécond en ressources : il n'en manque point vers quelque instant de l'avenir qu'il s'achemine ; Hadès seul, il ne trouvera pas le moyen de le fuir ; pourtant les maladies contre lesquelles on ne pouvait rien, il a imaginé leur guérison.

Doué dans son industrie d'une ingéniosité inespérée, il va tantôt vers le mal, tantôt vers le bien, confondant les lois de la terre et le droit qu'il a juré par les dieux d'observer, quand il est à la tête d'une cité ; il en est indigne, s'il pratique le mal dans son audace ; qu'il ne s'assoie pas à mon foyer, qu'il n'ait pas une pensée commune avec moi, celui qui agit de la sorte.

Sophocle. *Antigone*, versets 332-375, traduction de Paul Masqueray, collection Budé, 1922, p. 89-91.

6.2 LOIS HUMAINES ET LOIS ÉTERNELLES

Oui, car ce n'est pas Zeus qui a promulgué pour moi cette défense, et Diké, celle qui habite avec les dieux souterrains, n'a pas établi de telles lois parmi les hommes ; je ne croyais pas non plus que ton édit eût assez de force pour donner à un être mortel le pouvoir d'enfreindre les décrets divins, qui n'ont jamais été écrits et qui sont immuables : ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier qu'ils existent ; ils sont éternels et personne ne sait à quel passé ils remontent. Ces décrets, ne craignant la volonté d'aucun homme, je ne devais pas, moi, être puni par les dieux pour les avoir violés ; je savais bien, en effet, que je dois mourir, c'est inévitable, même sans ta proclamation. Si je meurs avant le temps, je déclare que c'est pour moi un avantage. Quiconque vit, comme je le fais, au milieu de maux sans nombre, comment n'y gagne-t-il pas en mourant ? Ainsi pour moi le sort que tu me réserves est un mal qui ne compte pas ; ce qui en aurait été un, c'eût été de souffrir que le fils de ma mère restât après sa mort sans sépulture : le reste m'est indifférent. Si je te semble accomplir un acte insensé, peut-être est-ce un fou qui me taxe de folie.

Sophocle. *Antigone*, versets 450-470, traduction de Paul Masqueray, collection Budé, Paris, 1922, p. 93-94.

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

6.3 LE MAL ET LE MALHEUR

Heureux ceux dont la vie n'a pas goûté les fruits du mal. Lorsque les dieux ébranlent une maison, le malheur s'acharne sans répit sur la multitude de ses descendants. Ainsi la vague des mers, quand les souffles furieux de la Thrace lui font balayer la surface de l'abîme sous-marin, remue pêle-mêle dans les profondeurs le sable noir que le vent soulève, et les rivages battus des flots grondent et gémissent.

Dans la famille des Labdacides je vois depuis longtemps les malheurs s'accumuler sur les malheurs de ceux qui ne sont plus ; une génération ne libère pas celle qui la suit ; un dieu s'acharne sur elle : point de délivrance. Aujourd'hui la lueur d'espoir qui s'était répandue dans la maison d'Œdipe sur son dernier rejeton, voici qu'une poussière sanglante accordée aux dieux infernaux, des paroles imprudentes et un esprit aveuglé l'anéantissent.

Ta puissance, ô Zeus, quel orgueil humain pourrait l'arrêter ? Jamais le Sommeil qui entraîne tous les êtres vers leur fin ne la maîtrise, ni le cours divin des mois infatigables. À l'abri de la vieillesse tu règnes en maître sur l'éclat étincelant de l'Olympe. Pendant toute éternité, comme dans le passé, cette loi prévaudra : dans la vie des mortels aucune prospérité excessive n'arrive sans que le malheur s'y mêle.

L'inconstante espérance est un bien pour un grand nombre d'êtres humains, pour un grand nombre aussi elle n'est qu'une tromperie de leurs désirs crédules : l'homme ne sait rien et elle se glisse en lui jusqu'au moment où il se brûle les pieds à la flamme. C'est avec sagesse qu'a été proférée la célèbre parole : le mal paraît être un bien à celui dont la divinité mène l'esprit à la perte ; il n'est alors que pendant peu de temps à l'abri du malheur.

Sophocle. *Antigone*, versets 582-625, traduction de Paul Masqueray, Collection Budé, Paris, 1922, p. 99-100.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

7.1 FIDÈLES ET ADVERSAIRES DE DIONYSOS

Kadmos. - Ami, j'ai reconnu ta voix, la voix très sage d'un sage ! Et du palais, j'accours, vêtu déjà de la sainte livrée. Autant qu'il est en nous, magnifions le Dieu qui naquit de ma fille, Dionysos qui s'est aux humains révélé. Où devons-nous aller danser et prendre place ? Où faut-il agiter notre tête chenue ? Tirésias, instruis mon grand âge, ô vieillard si sage ! Car je veux désormais, nuit et jour, frapper incessamment la terre de ce thyrses. Ah ! quelle volupté d'oublier sa vieillesse !

Tirésias. - Tu ressens donc aussi ce que je sens moi-même ? Comme toi, je suis jeune, et veux m'unir au chœur.

Kadmos. - Ne pouvons-nous aller en char jusqu'aux montagnes ?

Tirésias. - L'honneur rendu par nous à Bakkhos serait moindre.

Kadmos. - Serai-je, moi vieillard, le guide d'un vieillard ?

Tirésias. - Le Dieu nous mènera jusque-là sans fatigue.

Kadmos. - Seuls des Thébains, nous danserons pour Bakkhos ?

Tirésias. - Nous sommes dans le vrai : tous les autres sont fous.

Kadmos. - Ne tardons plus, allons ! et donne-moi la main.

Tirésias. - La voici : tiens-la bien, serre-la dans la tienne.

Kadmos. - Je respecte les Dieux, moi me sachant mortel.

Tirésias. - Nous ne raffinons pas sur les choses divines ! Car les traditions qui viennent de nos pères, et dont l'âge est ancien comme le temps lui-même, aucun raisonnement ne les terrassera, malgré l'effort subtil ces cerveaux sophistiqués. Oh ! je sais qu'on va dire : « Il ne respecte pas ses cheveux blancs, ce vieux danseur coiffé de lierre ! » Aussi bien, notre Dieu ne distingue point d'âge : jeunes gens et vieillards sont égaux en ses chœurs. Il veut être honoré en commun, et son culte n'admet aucune différence.

Kadmos. - Puisque tu ne vois pas le jour, Tirésias, ma parole y devra suppléer. Justement, Penthée vers le palais en hâte se dirige, Penthée, fils d'Echion, l'héritier de mon spectre. Comme il est agité ! que vient-il annoncer ?

Penthée. - C'est au loin - car j'étais absent de cette terre - que j'appris le récent fléau de la cité, comment nos femmes ont, délaissant leurs demeures, fui vers de prétendus mystères - et séjournant dans la forêt ombreuse, exaltent par leurs danses leur nouveau Dieu, Dionysos, Bakkhos, que sais-je ? Des cratères remplis de vin, dit-on, parmi leur thiasés se dressent. De tous côtés, les femmes vont à l'écart subir le bon plaisir des mâles. Ce sont là, prétend-on, les rites des Ménades, mais, avant Bakkhos, on célèbre Aphrodite ! J'en ai saisi plusieurs qui, les mains bien liées, dans mes cachots publics par mes gens sont tenues. Et j'irai relancer le reste à la montagne. Dans mes filets de fer je les tiendrai captives, Inô, et Agavé, la femme d'Echion, ma mère, - Autooné, la mère d'Actéon. Elles abjureront ce culte scélérate !

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

7.2 FIDÈLES ET ADVERSAIRES DE DIONYSOS

On dit qu'un étranger, s'introduisant ici, un mage, en enchanteur venu de la Lydie, les cheveux parfumés épars en boucles blondes, le teint haut en couleur et les yeux tout remplis du charme d'Aphrodite, se mêle, jour et nuit, à leur foule. À nos vierges, il offre, comme appât, la fureur de ses rites ! Que je le tienne ici, sous mon toit, et je lui désapprendrai de frapper le sol de son thyrses, et de laisser flotter ses longs cheveux au vent - en lui tranchant le col. C'est lui qui va disant : « Dionysos est Dieu ! Il fut cousu jadis dans la cuisse de Zeus. » Or, il fut consumé dans le sein de sa mère par feu fulgurant car elle avait menti en se prétendant l'épouse de Zeus. Quelle audace ! Est-il point digne de la potence, quel qu'il soit, cet intrus qui m'insulte et me brave ?

Mais quoi ? Voici, nouveau prodige ! que s'avance Tirésias, l'homme aux présages, accoutré de peaux de faons tigrés, avec - ô ridicule - le propre père de ma mère qui délire, narthex en main, comme un Bacchant ! Je te renie, ô mon aïeul, voyant ta vieillesse insensée ! Veux-tu bien rejeter ce lierre, et libérer cette main de ce thyrses, ô père de ma mère ? C'est toi qui l'as endoctriné, Tirésias ! Car tu veux, en prônant ce Dieu nouveau aux hommes, te faire bien payer pour l'observation des présages ailées ainsi que des victimes ! Mais, si tes cheveux blancs ne te protégeaient pas, tu irais bel et bien t'asseoir chargé de chaînes au milieu des Bacchantes ! Et cela pour avoir essayé d'introduire chez nous un culte scélérate. Lorsque dans un festin la liqueur de la vigne est servie à des femmes, je soutiens qu'il n'est rien de sain dans ces mystères.

Le Chœur. - Ô le langage impie ! Étranger, tu ne crains ni les Dieux, ni Kadmos, qui fit sortir du sol la fameuse moisson ? Tu es fils d'Echion : veux-tu déshonorer ta race ?

Tirésias. - Qu'un sage, en ses discours, traite un noble sujet, son langage, sans grand effort, sera beau ; toi, par contre, si ta langue est agile et paraît révéler l'homme d'esprit, nulle raison dans tes discours. Or, un rhéteur habile, et fort de son audace, sans la raison, n'est qu'un fléau pour la cité.

Cette nouvelle déité que tu persifles, comment pourrais-je faire éclater la grandeur qu'elle atteindra dans notre Hellas ? Sache ô mon fils, que deux principes sont essentiels aux humains. D'abord, Déméter la Déesse - ou la Terre (tu peux l'appeler de l'un de ces deux noms). Elle nourrit l'humanité d'aliments secs. Puis survint son émule, le fils de Sémélé, qui découvrit le suc fluide du raisin, qu'il nous apporta, pour guérir du chagrin les mortels misérables. Lorsqu'ils se sont emplies du nectar de la vigne, il leur donne l'oubli de leurs maux journaliers, par le sommeil, le seul remède à nos souffrances. Ce Dieu, tout Dieu qu'il est, coule en offrande aux Dieux, et les hommes lui doivent le bien qui leur échoit. Tu trouves fort plaisant qu'il ait été cousu dans la cuisse de Zeus ? Eh bien, je vais t'instruire, et te montrer comment tout s'explique à merveille. Quand Zeus eut soustrait au feu de la foudre et transporté dans son Olympe l'enfant-Dieu, Héra l'aurait voulu précipiter du ciel : Zeus, en grand Dieu qu'il est, déjoua ce dessein. Il rompit un fragment de l'éther dont s'entoure notre monde terrestre, et de ce simulacre, fit un otage, un faux Dionysos, qu'Héra se vit livrer, pour calmer son courroux. Plus tard, on prétendit qu'en la cuisse de Zeus Bakkhos avait été nourri : on transforma le mot homéros en méros. c'est le fait que le Dieu fut l'otage d'Héra, qui fit forger la légende.

De plus, Dionysos est un prophète : il peut, le délire bachique étant divinatoire, quand il a pénétré abondamment en nous, faire vaticiner les sujets qu'il possède. Il participe aussi d'Arès en quelque sorte. On l'a vu disperser, avant le choc des lances, en proie à la terreur, une armée en bataille ; et ce sont là, toujours, les fureurs de Bakkhos. Tu le verras encore sur les rochers delphiques, torche au poing, bondissant, parcourir le plateau aux deux sommets, en brandissant, en secouant le bachique rameau, et devenir, enfin un grand Dieu dans la Grèce... Penthée, écoute-moi... Renonce à ta jactance ! Ne crois pas que ton sceptre soit tout-puissant parmi les hommes. Ne va point prendre l'illusion de ton esprit malade pour la sagesse humaine ; accueille ici ce Dieu, et ne l'écarte pas de tes libations. Partage mes transports, couronne-toi de lierre !

Ce n'est pas à Bakkhos de forcer les femmes à la modération dans le culte de Kypriis. Leur penchant naturel incitera chacune à rester sage en toute occasion. Voilà ce qui importe : les transports orgiaques ne corrompent jamais la femme vraiment chaste.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

7.3 FIDÈLES ET ADVERSAIRES DE DIONYSOS

Vois, tu te réjouis quand la foule à tes portes se masse et que la ville acclame et magnifie ton nom, Penthée. Eh bien ! ce Dieu, tout comme toi, est sensible à l'hommage. Aussi, Kadmos et moi, malgré ton persiflage, irons, le lierre au front, danser, couple chenu, danser, danser quand même. Car, jamais tes discours ne pourront me convaincre de combattre les Dieux. Fou, cruellement fou, il n'est point d'antidote au poison qui, bien sûr, a corrompu ton âme !

Le Chœur. - Ô vieillard, tes discours, sans outrager Phoibos, honorent Bromios, le grand Dieu : tu es sage !

Kadmos. - Mon fils, Tirésias avec raison t'exhorte. Reste avec nous, n'enfreins pas nos traditions. En ce moment, tu t'envoies et ta raison raisonne dans le vide. Quand bien même ce Dieu, comme tu le prétends ne serait point, fais donc, toi, ce pieux mensonge : déclare qu'il existe, afin que Sémélé passe, aux yeux de mortels, pour la Mère d'un Dieu, et que notre famille en recueille l'honneur. Sais-tu point le funeste destin d'Actéon, que les chiens carnassiers que lui-même éleva, déchirèrent un jour qu'il chassait dans la plaine, parce qu'il se vantait d'être plus grand veneur... qu'Artémis ! Crains son sort. Viens ici, laisse-moi, de ce lierre, couronner ton front. Avec nous, viens rendre hommage au Dieu.

Penthée. - Veux-tu bien retirer ta main ? Va-t'en ailleurs te conduire en bacchant ! Ne m'éclabousse pas de ta sottise ; mais le devin que voici, ton maître en imbécillité, sera puni. Vite ! qu'on coure vers le siège d'où cet homme observe les oiseaux. Prenez un pic, un trident, soulevez et tournez à l'envers son trône et mettez bien tout sens dessus dessous, livrez à la fureur des vents ses bandelettes : ce châtement pour lui sera le plus cuisant. Et vous, battez la ville et recherchez la piste de cet efféminé qui vint, parmi nos femmes, porter le mal nouveau qui corrompt nos foyers. Et quand vous l'aurez pris et dûment enchaîné, amenez-le vers moi pour que je le condamne à mourir lapidé. Dur lendemain de ce beau festival qu'il vint s'offrir à Thèbes !

Tirésias. - Malheureux ! tu ne sais le sens de tes propos ; tu n'étais qu'égaré, mais à présent, ta rage est manifeste ! Allons tous deux, Kadmos, prier pour celui-ci, tout féroce qu'il est, prier pour notre ville et conjurer le Dieu de ne point leur porter quelque coup inconnu. Suis-moi ! Prend le bâton enguirlandé de lierre. Tâche de soutenir ma démarche, tandis que je te soutiendrai. Car il serait honteux, à deux vieillards, de choir ensemble ! Advienne que pourra car il nous faut servir Bakkhos, fils de Zeus. Mais craignons que Penthée n'apporte à ton foyer quelque deuil. Ce n'est point la mantique, mais les faits qui m'inspirent. Il parle en fou qu'il est.

Euripide. *Les Bacchantes*, versets 178-369, traduction de Henri Grégoire, collection Budé, Paris, 1961, p. 249-257.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

7.4 LES BACCHANTES

Le Messenger. - Je venais de mener le troupeau de mes bœufs sur le plateau de la montagne, et j'atteignais son sommet, à cette heure où, réchauffant la terre, le soleil darde ses rayons. Soudain, je vois trois thiasés, trois chœurs de femmes, commandés, l'un par Autooné, le second par ta mère Agavé ; le troisième marchait sur les ordres d'Inô... Toutes elles dormaient, leurs corps à l'abandon, les unes adossées aux rameaux chevelus d'un sapin, et les autres, sur des feuilles de chêne, leur tête reposant au hasard sur le sol, chastement, - et non pas, ainsi que tu les peins, envivrées par le vin et le bruit du lôtos, et cherchant à l'écart l'amour dans la forêt...

Mais voici que ta Mère, se dressant au milieu des Bacchantes, lança le signal rituel, la clameur du réveil, sitôt qu'elle entendit mugir nos bœufs cornus. Secouant le profond sommeil de leurs paupières, merveilles de pudeur, toutes, de se dresser, toutes les jeunes et les vieilles, et les vierges ignorantes du joug. D'abord, elles laissèrent le flot de leurs cheveux couler sur les épaules ; puis l'on en vit qui remontaient leurs peaux de faon dont les liens s'étaient relâchés, ceignant ces nébrides tachetées avec des serpents qui les léchaient à la joue ; et d'autres, dans leurs bras, prenaient de petits faons ou bien des louveteaux, à ces farouches nourrissons tendant leurs seins gonflés du lait de leur maternité nouvelle - jeunes mères ayant délaissé leur enfant. Toutes parent leur front de couronnes de lierre, ou de feuille de chêne ou des fleurs du smilax. Et l'une de son thyrses ayant frappé la roche, un flot frais d'eau limpide à l'instant en jaillit ; l'autre de son narthex ayant fouillé la terre, le Dieu en fit sortir une source de vin. Celles qui ressentaient la soif du blanc breuvage, gratant du bout des doigts le sol, en recueillaient du lait en abondance. Du thyrses orné de lierre s'égouttait un doux miel... Ah ! que n'as-tu, présent, contemplé tout cela ! Le Dieu que tu blasphèmes, tu lui voudrais-toi-même adresser des prières !

Nous, bouviers et pasteurs, assemblés en conseil, échangeons nos avis et discussions ces choses, nous disant que c'étaient des prodiges étranges, dignes d'être admirés ! Et l'un de nous alors, qui fréquentait en ville, et qui savait parler, tint ce discours à tous : « Ô vous qui demeurez sur les plateaux sacrés de ces monts, voulez-vous que nous donnions la chasse à la reine Agavé, la mère de Penthée ? Il nous en saura gré si nous la ramenons ici du chœur bachique. » Nous l'approuvâmes ; l'on se mit en embuscade dans la verte épaisseur des fourrés. Or, c'était le moment convenu : les thyrses s'agitaient pour la course bachique ; et toutes, d'une voix, invoquaient Bakkhos, Bromios, fils de Zeus, et toute la montagne entraînait comme en folie, avec ses fauves : tout s'ébranlait et courait.

Or voici qu'Agavé bondit à ma portée : moi aussi, la voulant saisir, d'un bond, je quitte les buissons où je m'étais mis en embuscade. Mais elle de hurler : « Ô mes chiennes agiles, on nous traque ! Voyez ces hommes ! Suivez-moi ! Suivez-moi donc, armez toutes vos mains du thyrses ! »

Nous pûmes, nous du moins, par la fuite échapper aux Bacchantes, qui nous auraient écartelés. Mais, tombant sur nos bœufs qui broutaient la prairie, sans qu'aucun fer armât leurs mains, qu'avons-nous vu ? - l'une, de ses deux bras écartés, soulever une vache au pis gonflé, toute meuglante, d'autres rien qu'en tirant, dépecer des génisses... Partout, vous eussiez vu, projetés en tous sens, des côtes, des sabots fourchus qui, suspendus aux branches des sapins, laissaient goutter du sang. Des taureaux furieux et la corne en arrêt, l'instant d'après, gisaient, terrassés, mille mains de femmes s'abattant sur eux et lacérant toute la chair qui les couvrait - plus vite, ô Prince, que tu ne pourrais, sur ta royale pupille, abaisser ta paupière... Et, comme un vol d'oiseaux qui prend l'essor, elles s'élançaient vers les plaines qui s'étendent le long du cours de l'Asopos et font, pour les Thébains, naître le blé fertile ; envahissant les bourgs d'Erythres et d'Hysies, au pied du Cithéron, comme une horde hostile, elles fondent sur eux, elles dévastent tout, emportent les enfants... Rien de ce qu'elles chargent sur leurs épaules, sans qu'un lien d'aucun genre serve à l'y attacher, ne choit sur le sol noir ; non, pas même l'airain, ni le fer. Le feu même, à leurs cheveux mêlés, ne les consume point. Les gens des bourgs, exaspérés de ce pillage, prennent les armes, et courent sus aux Bacchantes. Ô Prince ! on vit alors un prodige effrayant. Le fer des javelots ne faisait point saigner leur chair : elles pourtant, rien qu'en lançant leurs thyrses, couvraient leurs ennemis de sanglantes blessures. Ces femmes faisaient fuir les hommes devant elles, preuve qu'un Dieu les assistait ! Puis on les vit retourner au lieu même où commença leur course, aux sources que le Dieu avait créées pour elles ; elles lavaient leurs mains sanglantes, leurs serpents léchaient toute trace du sang dégouttant de leurs joues.

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

7.5 LES BACCHANTES

Ah ! Quel qu'il soit, ce Dieu, ô maître, accueille-le dans ta cité, car il est grand à tous égards et surtout, à ce qu'on me rapporte, aux mortels il fit don de la vigne, endormeuse de nos chagrins. Or, sans le vin, où serait donc l'amour, quel charme resterait aux mortels ici-bas ?

Euripide. *Les Bacchantes*, versets 677-774, traduction de Henri Grégoire, collection Budé, Paris, 1961, p. 269-273.

7.6 LE DIEU DU VIN

Le Dieu, fils de Zeus, fait ses délices des festins. Il aime la dispensatrice d'opulence, la Paix, déesse nourricière, qui fait prospérer la jeunesse. Au riche comme au pauvre, il offre également le vin qui charme et qui soulage. Il hait celui dont le désir n'est point, dans la clarté du jour, dans la douceur des nuits, de goûter le bonheur et de vivre, de tenir, en sage, son cœur et son esprit bien loin des mortels trop subtils. Cette foi que la foule ignorante a reçue et pratique, je la veux accepter pour ma part.

Euripide. *Les Bacchantes*, versets 461-431, traduction de Henri Grégoire, collection Budé, Paris, 1961, p. 259.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

8.1 ALLÉGORIE DE LA CAVERNE

Maintenant, repris-je, représente-toi de la façon que voici l'état de notre nature relativement à l'instruction et à l'ignorance. Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine, en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière ; ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête ; la lumière leur vient d'un feu allumé sur une hauteur, au loin derrière eux ; entre le feu et les prisonniers passe une route élevée : imagine que le long de cette route est construit un petit mur, pareil aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent devant eux, et au-dessus desquelles ils font voir leurs merveilles.

Je vois cela, dit-il.

Figure-toi maintenant le long de ce petit mur des hommes portant des objets de toute sorte, qui dépassent le mur, et des statuettes d'hommes et d'animaux, en pierre, en bois, et en toute espèce de matière ; naturellement, parmi ces porteurs, les uns parlent et les autres se taisent.

Voilà, s'écria-t-il, un étrange tableau et d'étranges prisonniers.

Il nous ressemblent, répondis-je ; et d'abord, penses-tu que dans une telle situation ils aient jamais vu autre chose d'eux-mêmes et de leurs voisins que les ombres projetées par le feu sur la paroi de la caverne qui leur fait face ?

Et comment ? observa-t-il, s'ils sont forcés de rester la tête immobile durant toute leur vie ?

Et pour les objets qui défilent, n'en est-il pas de même ?

Sans contredit.

Si donc ils pouvaient s'entretenir ensemble ne penses-tu pas qu'ils prendraient pour des objets réels les ombres qu'ils verraient ?

Il y a nécessité.

Et si la paroi du fond de la prison avait un écho, chaque fois que l'un des porteurs parlerait, croiraient-ils entendre autre chose que l'ombre qui passerait devant eux ?

Non, par Zeus, dit-il.

Assurément, repris-je, de tels hommes n'attribueront de réalité qu'aux ombres des objets fabriqués.

C'est de toute nécessité.

Considère maintenant ce qui leur arrivera naturellement si on les délivre de leurs chaînes et qu'on les guérisse de leur ignorance. Qu'on détache l'un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser immédiatement, à tourner le cou, à marcher, à lever les yeux vers la lumière : en faisant tous ces mouvements il souffrira, et l'éblouissement l'empêchera de distinguer ces objets dont tout à l'heure il voyait les ombres. Que crois-tu donc qu'il répondra si quelqu'un lui vient dire qu'il n'a vu jusqu'alors que de vains fantômes, mais qu'à présent, plus près de la réalité et tourné vers des objets plus réels, il voit plus juste ? si, enfin, en lui montrant chacune des choses qui passent, on l'oblige, à force de questions, à dire ce que c'est ? Ne penses-tu pas qu'il sera embarrassé, et que les ombres qu'il voyait tout à l'heure lui paraîtront plus vraies que les objets qu'on lui montre maintenant ?

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

8.2 ALLÉGORIE DE LA CAVERNE

Beaucoup plus vraies, reconnut-il.

Et si on le force à regarder la lumière elle-même, ses yeux n'en seront-ils pas blessés ? n'en fuira-t-il pas la vue pour retourner aux choses qu'il peut regarder, et ne croira-t-il pas que ces dernières sont réellement plus distinctes que celles qu'on lui montre ?

Assurément.

Et si, repris-je on l'arrache de sa caverne par force, qu'on lui fasse gravir la montée rude et escarpée, et qu'on ne le lâche pas avant de l'avoir traîné jusqu'à la lumière du soleil, ne souffrira-t-il pas vivement, et ne se plaindra-t-il pas de ces violences ? Et lorsqu'il sera parvenu à la lumière pourra-t-il, les yeux tout éblouis par son éclat, distinguer une seule des choses que maintenant nous appelons vraies ?

Il ne le pourra pas, répondit-il ; du moins dès l'abord.

Il aura, je pense, besoin d'habitude pour voir les objets de la région supérieure. D'abord ce seront les ombres qu'il distinguera le plus facilement, puis les images des hommes et des autres objets qui se reflètent dans les eaux, ensuite les objets eux-mêmes. Après cela, il pourra, affrontant la clarté des astres et de la lune, contempler plus facilement pendant la nuit les corps célestes et le ciel lui-même, que pendant le jour le soleil et sa lumière.

Sans doute.

À la fin, j'imagine, ce sera le soleil - non ses vaines images réfléchies dans les eaux ou en quelque autre endroit - mais le soleil lui-même à sa vraie place, qu'il pourra voir et contempler tel qu'il est.

Nécessairement, dit-il.

Après cela il en viendra à conclure au sujet du soleil, que c'est lui qui fait les saisons et les années, qui gouverne tout dans le monde visible, et qui, d'une certaine manière, est la cause de tout ce qu'il voyait avec ses compagnons dans la caverne.

Évidemment, c'est à cette conclusion qu'il arrivera.

Or donc, se souvenant de sa première demeure, de la sagesse que l'on y professe, et de ceux qui y furent ses compagnons de captivité, ne crois-tu pas qu'il se réjouira du changement et plaindra ces derniers ?

Si, certes.

Et s'ils se décernaient alors entre eux honneurs et louanges, s'ils avaient des récompenses pour celui qui saisissait de l'œil le plus vif le passage des ombres, qui se rappelait le mieux celles qui avaient coutume de venir les premières ou les dernières, ou de marcher ensemble, et qui par là était le plus habile à deviner leur apparition, penses-tu que notre homme fût jaloux de ces distinctions, et qu'il portât envie à ceux qui, parmi les prisonniers, sont honorés et puissants ? Ou bien, comme le héros d'Homère, ne préférera-t-il pas mille fois n'être qu'un valet de charrue, au service d'un pauvre laboureur, et souffrir tout au monde plutôt que de revenir à ses anciennes illusions et de vivre comme il vivait ?

Je suis de ton avis, dit-il ; il préférera tout souffrir plutôt que de vivre de cette façon-là.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

8.3 ALLÉGORIE DE LA CAVERNE

Imagine encore que cet homme redescende dans la caverne et aille s'asseoir à son ancienne place : n'aura-t-il pas les yeux aveuglés par les ténèbres en venant brusquement du plein soleil ?

Assurément si, dit-il.

Et s'il lui faut entrer de nouveau en compétition, pour juger ces ombres, avec les prisonniers qui n'ont point quitté leurs chaînes, dans le moment où sa vue est encore confuse et avant que ses yeux se soient remis (or l'accoutumance à l'obscurité demandera un temps assez long), n'apprêtera-t-il pas à rire à ses dépens, et ne diront-ils pas qu'étant allé là-haut il en est revenu avec la vue ruinée, de sorte que ce n'est même pas la peine d'essayer d'y monter ? Et si quelqu'un tente de les délier et de les conduire en haut, et qu'ils le puissent tenir en leurs mains et tuer, ne le tueront-ils pas ?

Sans aucun doute, répondit-il.

Maintenant, mon cher Glaucon, repris-je, il faut appliquer point par point cette image à ce que nous avons dit plus haut, comparer le monde que nous découvrons la vue au séjour de la prison, et la lumière du feu qui l'éclaire à la puissance du soleil. Quant à la montée dans la région supérieure et à la contemplation de ses objets, si tu la considères comme l'ascension de l'âme vers le lieu intelligible tu ne te tromperas pas sur ma pensée, puisque aussi bien tu désires la connaître. Dieu sait si elle est vraie. Pour moi, telle est mon opinion : dans le monde intelligible l'idée du bien est perçue la dernière et avec peine, mais on ne la peut percevoir sans conclure qu'elle est la cause de tout ce qu'il y a de droit et de beau en toutes choses : qu'elle a, dans le monde visible, engendré la lumière et le souverain de la lumière ; que, dans le monde intelligible, c'est elle-même qui est souveraine et dispense la vérité et l'intelligence ; et qu'il faut la voir pour se conduire avec sagesse dans la vie privée et dans la vie publique.

Je partage ton opinion, dit-il, autant que je le puis.

Et bien ! partage-la encore sur ce point, et ne t'étonnes pas que ceux qui se sont élevés à ces hauteurs ne veuillent plus s'occuper des affaires humaines, et que leurs âmes aspirent sans cesse à demeurer là-haut. Cela est bien naturel si notre allégorie est exacte.

C'est, en effet, bien naturel, dit-il.

Mais quoi ? penses-tu qu'il soit étonnant qu'un homme qui passe des contemplations divines aux misérables choses humaines ait mauvaise grâce et paraisse tout à fait ridicule, lorsque, ayant encore la vue troublée et n'étant pas suffisamment accoutumé aux ténèbres environnantes, il est obligé d'entrer en dispute, devant les tribunaux ou ailleurs, sur des ombres de justice ou sur les images qui projettent ces ombres, et de combattre les interprétations qu'en donnent ceux qui n'ont jamais vu la justice elle-même ?

Il n'y a là rien d'étonnant.

En effet, repris-je, un homme sensé se rappellera que les yeux peuvent être troublés de deux manières et par deux causes opposées : par le passage de la lumière à l'obscurité, et par celui de l'obscurité à la lumière ; et ayant réfléchi qu'il en est de même pour l'âme, quand il en verra une troublée et embarrassée pour discerner certains objets, il n'en rira pas sottement, mais examinera plutôt si, venant d'une vie plus lumineuse, elle est, faute d'habitude, offusquée par les ténèbres, ou si, passant de l'ignorance à la lumière, elle est éblouie de son trop vif éclat ; dans le premier cas il l'estimera heureuse en raison de ce qu'elle éprouve et de la vie qu'elle mène ; dans le second, il la plaindra, et s'il voulait rire à ses dépens, ses moqueries seraient moins ridicules que si elles s'adressaient à l'âme qui redescend du séjour de la lumière.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

D. GRÈCE

T. Textes

8.4 ALLÉGORIE DE LA CAVERNE

C'est parler, dit-il, avec beaucoup de sagesse.

Il nous faut donc, si tout cela est vrai, en conclure ceci : l'éducation n'est point ce que certains proclament qu'elle est : car ils prétendent l'introduire dans l'âme, où elle n'est point, comme on donnerait la vue à des yeux aveugles.

Ils le prétendent, en effet.

Or, repris-je le présent discours montre que chacun possède la faculté d'apprendre et l'organe destiné à cet usage, et que, semblable à des yeux qui ne pourraient se tourner qu'avec le corps tout entier des ténèbres vers la lumière, cet organe doit aussi se détourner avec l'âme tout entière de ce qui naît, jusqu'à ce qu'il devienne capable de supporter la vue de l'être et de ce qu'il y a de plus lumineux dans l'être ; et cela nous l'appelons le bien, n'est-ce pas ?

Oui.

L'éducation est donc l'art qui se propose ce but, la conversion de l'âme, et qui recherche les moyens les plus aisés et les plus efficaces de l'opérer ; elle ne consiste pas à donner la vue à l'organe de l'âme, puisqu'il l'a déjà ; mais comme il est mal tourné et ne regarde pas où il faudrait, elle s'efforce de l'amener dans la bonne direction.

Platon. *République*, chapitre VII, versets 514a-518d, traduction de R. Baccou, Paris, Garnier, 1958, p. 247-252.